



Et elle ôta du bouquet une belle rose. — Page 87, col. 2.

déduire toutes les excellentes raisons qu'avait Stephen de ne pas venir; et Stephen répondit n'importe quoi, et Hélène fut persuadée et convaincue. En sorte qu'ils ne se séparèrent que le lendemain. De ce jour, Stephen s'assurait si Walstein allait à la campagne; quand il restait à la ville, Stephen montait à cheval, arrivait près d'Hélène à minuit et repartait le lendemain avant le jour.

Il y eut en ce temps-là une sorte de conspiration politique dont on rechercha soigneusement les complices. Walstein, qui n'y était pour rien, ne manqua pas l'occasion de paraître être quelque chose dans une affaire extrêmement grave. Il coupa ses énormes favoris, et annonça à tout le monde que c'était pour ne pas être reconnu et dépister la police qui était à ses trousses.

Il ne s'arrêtait qu'un moment avec celles de ses connaissances qu'il rencontrait dans la rue ou dans un endroit public. — Je me cache, leur disait-il, tout était découvert. Quelquefois il se livrait à des épanchements plus intimes : *Nous n'avons pas réussi, il faut attendre une meilleure occasion.*

Il ne couchait pas chez lui dans la crainte d'être arrêté : — On veut en finir avec moi, disait-il, nous avons été trahis. Il fit si bien, il se cacha si bruyamment, qu'on crut un peu plus qu'il ne voulait à sa complicité et à ses forfaits, et il lui fut enjoint de se rendre à la résidence pour expliquer la bizarrerie de sa conduite. Cela n'eut d'autre résultat pour lui qu'un voyage de quelques jours dont Stephen profita pour aller s'établir près d'Hélène.

Un matin, il ne crut pas devoir s'astreindre à ses habitudes matinales et Hélène le reconduisit comme de coutume à travers le jardin.

Le soleil commençait à traverser le feuillage des arbres dès les premiers rayons. L'herbe et les fleurs étaient couvertes de rosée. Les deux amants s'arrêtèrent pour respirer ensemble cet air frais et parfumé; ils se regardèrent. C'était la première fois qu'ils se voyaient le jour. Hélène

vit que Stephen avait les cheveux moins noirs qu'elle l'avait cru. Stephen aperçut des taches de rousseur qui ne paraissent pas à la lumière.

Certes, Hélène n'eût pas cessé d'aimer Stephen, parce que la nuance de ses cheveux n'était pas précisément telle qu'elle l'avait pensé.

Stephen n'eût pas cessé de voir Hélène pour quelques taches de rousseur, petit inconvénient qui constate par compensation la finesse et la délicatesse de la peau; mais chacun des deux comprit que le petit désappointement qu'il avait senti avait été également éprouvé par l'autre, et, sans être fâché de la découverte qu'il faisait, chacun était mécontent d'être l'objet d'une découverte analogue, et d'avoir produit un moment une défavorable impression.

Toujours est-il que Stephen, au lieu de revenir le lendemain, écrivit à Hélène; puis les lettres devinrent rares, puis furent supprimées et ils ne se sont jamais revus.

— En effet, dit Ludwig, ils auraient mieux fait de ne pas terminer d'une façon aussi vulgaire une aventure pleine d'un tel charme poétique. Pourquoi ne pas garder dans sa vie une sorte de rêve qui se détache de la vie réelle parce qu'il n'a ni commencement ni fin, parce qu'il ne tient par aucun fil à rien du reste de la vie.

Les femmes ont toujours une marche fine dans les affaires du cœur qui ne permet jamais ni d'abréger, ni de modifier les préliminaires; une rupture a ses règles comme le commencement d'une liaison; chaque mot doit arriver à sa place, on suit exactement *la carte du Pays de Tendre*, de mademoiselle de Scudéri. Il fallait s'arrêter au village de *petits soins* pour arriver au bourg d'*inclination sur estime*; de là on passait à *mots galants*; l'étape suivante était *aveu timide*, etc. Si une femme aime, elle est à l'homme qu'elle aime; si elle n'aime pas, c'est trop de souffrir les soins et les assiduités.

Madame Rechteren interrompit Ludwig : — Avez-vous remarqué une jolie femme très-jeune

excessivement gaie qui n'a pas manqué une contredanse ?

— Oh ! pour celle-là, dit Ludwig, je gage que que vous n'aurez à dire contre elle que des calomnies, elle trop jeune, trop gaie, trop insouciant; il ne peut y avoir eu jamais rien de sérieux dans sa vie.

CX

HISTOIRE DE LA JEUNE FEMME SI GAIE, SI INSOU-CIANTE, QU'IL NE PEUT Y AVOIR EU JAMAIS RIEN DE SÉRIEUX DANS SA VIE.

Il y avait dans un faubourg de la ville, une grande maison divisée entre plusieurs locataires.

Dans la cour étaient des escaliers; l'un spacieux, en forme de perron, conduisait aux appartements; l'autre humide, étroit, tout vert de mousse et de quelques herbes étiolées, *montait* aux jardins.

*Les jardins*, au nombre de six, se composaient d'un terrain assez vaste, sans contredit, pour en faire un seul de médiocre grandeur. Chaque jardin était entouré de treillage de trois pieds de haut, muraille peu sûre, sorte de dieu Terme, impuissant en apparence, mais respecté par tous, parce que la peine du talion était trop imminente pour les infracteurs, et que d'ailleurs chacun, tout en reculant à sa guise les bornes de la vertu ou de la bonne foi d'une manière tout à fait arbitraire et incertaine, s'impose cependant des limites quelles qu'elles soient. Tel homme dévaste sans pitié toute propriété non close, fait des bouquets avec les fleurs et des cannes avec des cerisiers, qui sera arrêté par un brin de fil tendu en travers; telle femme a sans scrupule un amant, qui méprise celle qui en a deux, et se croirait déshonorée s'il lui arrivait un semblable malheur; tandis que celle qui a deux amants ne parle pas à celle qui en aurait trois.

Cinq de ces jardins appartenaient aux cinq logements dont se composait la maison; le sixième, par droit de tolérance ou de conquête, était de-